



HAL
open science

L'utilisation pédagogique des textes du concours Ar Falz

Nelly Blanchard

► **To cite this version:**

Nelly Blanchard. L'utilisation pédagogique des textes du concours Ar Falz. La Bretagne Linguistique, 2004, 13, pp.13 - 29. 10.4000/lbl.3435 . hal-04612302

HAL Id: hal-04612302

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04612302v1>

Submitted on 14 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



L'utilisation pédagogique des textes du concours *Ar Falz*

Pedagogical use of the texts of the Ar Falz competition

Nelly Blanchard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/3435>

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2004

Pagination : 13-29

ISBN : 2-901737-60-9

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Nelly Blanchard, « L'utilisation pédagogique des textes du concours *Ar Falz* », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 13 | 2004, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/3435> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.3435>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

L'utilisation pédagogique des textes du concours *Ar Falz*

Pedagogical use of the texts of the Ar Falz competition

Nelly Blanchard

- 1 La dialectologie bretonne fait partie des disciplines fondamentales dans un cursus universitaire d'étude de breton. Souvent accompagnée de sa discipline sœur, la géolinguistique, qui a pour base d'observation l'ensemble du domaine bretonnant et qui pose la question du pourquoi et du comment des variations spatiales du breton, la dialectologie s'appuie, quant à elle, sur des observations au niveau d'un domaine restreint et tâche de cerner au maximum les particularités du parler de ce domaine. La géolinguistique a donc un support horizontal, l'espace, et débouche sur des réflexions d'ordre historique, et la dialectologie est comme une sonde verticale qui descend en profondeur à un endroit précis pour tâcher d'extraire la constitution d'un parler.
- 2 Je suis chargée depuis deux ans d'enseigner ces disciplines complémentaires à l'université de Brest. Si, dans de tels cours, les objectifs de découverte de la variation spatiale du breton ne sont pas difficiles à établir, leur mise en œuvre, chaque semaine, durant des séances de deux heures, avec des étudiants de deuxième année de DEUG et de licence, est en revanche un défi pédagogique. Et le terme « pédagogie » n'est ici pas choisi au hasard. Car si le contenu des travaux de dialectologie bretonne déjà publiés est dense et riche, les cours ne sont pas magistraux (outre les dénominations universitaires, je ne suis, au sens littéral, aucunement un maître en la matière). Pas question donc de fournir des données en bloc. Au contraire, il s'agit de mettre les étudiants au cœur des séances de travail, de les rendre à la fois preneurs et fabricants d'informations et d'interprétations. Et pour pouvoir le faire avec un même groupe pendant deux ans de rang, il est nécessaire de varier les approches et les supports de travail : enregistrements audio, atlas linguistiques de Pierre Le Roux ou de Jean Le Dû, monographies, enquêtes individuelles sur le terrain, travaux de recherche de provenance, etc.
- 3 Les supports sont nombreux et il en est un que je souhaite ajouter à cette liste : les textes des concours d'Ar Falz. Ces textes feront l'objet de cet article dans lequel je

tâcherai de montrer qu'ils constituent une approche originale, ludique et instructive dans l'étude de la dialectologie bretonne. Une approche originale et ludique, car un tel support est plutôt surprenant, et parfois même déroutant, au premier abord. Et une approche instructive car elle ouvre la voie à la description de phénomènes linguistiques qui nourrissent l'étude de la dialectologie bretonne.

- 4 Après avoir décrit le contexte de production de ces textes, puis la forme qu'ils prennent, je proposerai quelques idées sur les outils et les aménagements choisis par les élèves pour écrire ces textes, et finirai par la mention de quelques exemples de particularités phonologiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales relevées cette année et l'année dernière par les étudiants et moi-même lors de l'étude de ces textes. L'exhaustivité n'est ici pas le but, il s'agit plutôt de donner un avant-goût de ce que peut réserver de surprises la lecture de tels textes.

Ar Falz et les concours interscolaires

- 5 *Ar Falz*, nom donné à une revue créée en 1933 par Yann Sohier et dont le directeur sera, à partir de 1945, Armand Keravel, est également le nom du mouvement laïque constitué autour de cette revue. Ce mouvement travaille dans des domaines aussi variés que la culture, l'économie, le social, mais l'un de ses chevaux de bataille est l'enseignement de la langue bretonne. En effet, le mouvement se fixe pour but, dès sa création, la promotion de la langue bretonne auprès des Bas-Bretons, notamment par son enseignement dans les écoles publiques.
- 6 Aucun effort n'est ménagé pour sensibiliser la population bretonnante au breton, ni pour informer, aider et soutenir les enseignants et les élèves dans ce domaine¹ : les enseignants, d'une part, grâce à l'organisation de stages d'été durant lesquels les participants suivent des cours, des conférences et tâchent aussi de prendre des contacts sur le terrain, avec la population bretonnante², et grâce aussi à la fourniture de matériel pédagogique (livres, méthodes), les élèves, d'autre part, en offrant des livres et des brochures à toutes les personnes ayant pris part aux cours facultatifs de breton³. Cette distribution de livres se fait dans le cadre de l'OLSB, l'Œuvre du Livre Scolaire Breton. Et c'est également dans ce cadre que sont organisés les concours interscolaires de langue bretonne.
- 7 En créant ces concours, appelés Concours Interscolaires de Langue Bretonne ou Concours Yann Sohier, l'organisation souhaite introduire activement le breton à l'école. En 1936, Yann Sohier lance un premier concours, mais ce n'est qu'en 1946 que l'idée sera reprise⁴. Le premier Concours Interscolaire n'est finalement organisé qu'en 1952. Il est ouvert à toutes les écoles publiques de Basse-Bretagne, du primaire à l'École normale⁵. C'est donc un concours ouvert aux enfants comme aux adultes. Les concours ont lieu chaque année jusqu'en 1965, avec une interruption entre 1955 et 1957 pour des raisons financières⁶.
- 8 Les trois premières années, ils prennent la forme d'un concours-enquête dans lequel figurent une enquête de type ethnographique et linguistique et une petite rédaction en langue bretonne, à réaliser sur un sujet donné⁷. À partir de 1957, c'est la rédaction en breton qui est l'objet unique du concours. Il s'agit, dans les deux types de concours, d'encourager la production en langue bretonne et de favoriser les liens avec la famille

et l'entourage, et de sensibiliser ainsi une plus grande partie de la population bretonnante⁸.

9 Les sujets sont les suivants⁹ :

1952	Enquête sur les oiseaux + rédaction : une scène des travaux des champs.
1953	Enquête sur la charrette ou les noms de repas.
1954	Enquête sur les champs et les chemins ou les coiffes ou les bateaux à voile.
1957	Eun tól spont (Une grande peur) + enquête sur le Mardi-Gras.
1958	Al loen kollet (La bête perdue).
1959	An tan (L'incendie).
1960	?
1961	Un voyage ou une promenade.
1962	Une averse ou un orage + enquête sur les herbes, plantes et animaux sauvages + enquête sur les algues, plantes du bord de mer et animaux marins.
1963	Eur goanvez kaled (Un hiver rigoureux).
1964	Al loen gloazet (La bête blessée).
1965	Eun darvoud fall (Un accident).

10 Les copies sont corrigées par Armand Keravel, P.-M. Mevel et Charles Le Gall. Tous les participants qui rendent copie complète reçoivent un livre ou une brochure, et des prix (sous forme de livres) sont distribués aux auteurs des meilleures copies¹⁰. Le succès du concours croît fortement d'année en année, passant par exemple de 177 participants lors du premier concours en 1952 à 804 dès la troisième édition en 1954¹¹ et à 1018 en 1959¹². Un recul s'amorce cependant à partir de 1963¹³. Ce sont donc des milliers de rédactions qui sont parvenues aux correcteurs d'*Ar Falz* et qui se trouvent actuellement archivées à Brest dans la bibliothèque du Centre de Recherche Bretonne et Celtique, dans le fonds Armand Keravel.

Les textes

De l'oralité en texte

11 La plupart de ces textes ont été écrits par des enfants des écoles primaires, des collèges et des lycées de Basse-Bretagne. Ces enfants avaient une bonne connaissance de la langue bretonne, en tout cas de la langue parlée dans leur entourage. Le breton devait être, pour la plupart, leur langue maternelle. Cependant, ils ne savaient ni lire ni écrire le breton, ou très peu. Ne connaissant pas l'orthographe de cette langue, ces élèves ont

écrit des histoires de toute sorte, avec les outils qui étaient les leurs, à savoir des éléments d'autres graphies et principalement celle du français.

- 12 S'il est vrai que l'écrit et l'oral sont deux systèmes de communication bien différents, que l'écrit est une énonciation différée et l'oral plus spontané, on peut néanmoins dire que ces textes sont bien une fixation de la parole orale. Ils ne peuvent pas être un miroir totalement fidèle de cette parole spontanée : d'une part, il est un certain nombre d'éléments difficilement transposables à l'écrit, et d'autre part l'écrit fixé dans l'espace permet des retours en arrière, des modifications, et l'on remarque d'ailleurs que les copies sont souvent raturées, ce qui montre la réflexion des élèves, leurs hésitations, etc. Toutefois, les élèves méconnaissaient les formes orthographiques bretonnes, plus unifiées, et notaient des formes graphiques très fidèles au breton oral qu'ils pratiquaient, c'est-à-dire très proches des formes de badumes. Au travers de ces textes ressort donc le breton parlé par ces élèves et leur entourage entre 1950 et 1970.
- 13 Quelques exemples suffisent pour que l'on se rende compte que chaque rédaction trahit une réalité langagière. En effet, la prononciation de certains mots ressort directement de la forme écrite choisie par les élèves. Dans une copie de Saint-Herbot, le mot « diouzhtu » est écrit « dustu », « peogwir » est écrit « pugur ». À Glomel, « uhel » est écrit « huvel », « hoi » pour « c'hoazh » à Telgruc, « saet » pour « savet » à Pouldreuzic, « me sarde » pour « ma zad » à Langonnet, « ah veure » pour « ar vuoc'h » à Plomeur, « drecon » à Guingamp pour la conjugaison de « a-dreñv / a-drek », « vigoiles » pour « (ar) vugale » à Scaër, « ioa » pour « oa » à Kernilis, « guear », « great » à Kernilis pour « gêr » et « graet », fracture vocalique léonaise oblige. On trouve également plusieurs formes différentes du verbe « kaoud » à la troisième personne du singulier de l'imparfait, formes correspondant à des prononciations différentes : on relève en effet la forme « noa » à Kernilis, « na » à Saint-Herbot, « noe » à Saint-Jean-Trolimon, « no » à Saint-Yvi, etc. Les enquêtes et enregistrements des étudiants de licence et la confrontation de ces relevés avec les cartes de l'ALBB et du NALBB confirment l'emploi de toutes ces formes dans les communes correspondantes.
- 14 Ces textes sont donc une mise en écriture de paroles, de sons. On a affaire à de l'oral transcrit, à une sorte de transcription phonétique. La parole ainsi fixée constitue une photographie de breton oral à un moment donné et à un endroit donné. Cette trace d'oralité, tout comme un enregistrement audio, donne accès à la langue parlée, d'ordinaire fugace, et permet donc l'analyse. La première étape de l'analyse consiste à imaginer ce qu'est la forme orale qui se cache derrière chaque texte écrit. Chaque élève s'étant fabriqué un système graphique personnel, il faut donc avoir une imagination nouvelle à chaque texte pour déjouer les outils et les aménagements graphiques de chaque système. La meilleure façon d'approcher ces parlers est souvent de les faire jaillir des rédactions en prononçant à voix haute ces transcriptions de sons et de donner ainsi à entendre ces histoires.

Du breton en habit de...

- 15 Si on a bien affaire à de l'oral, le passage à l'écrit a nécessité la confection d'un outillage. Tous les élèves possédaient déjà un outillage graphique : celui du français. C'est donc très largement qu'ils ont puisé dans les ressources de cette graphie.
- 16 Les sons /e/ et /ɛ/ prennent ainsi des formes variées qu'il n'est pas toujours aisé de reconnaître. Leurs transpositions graphiques peuvent prendre entre autres les formes

suyvantes : « è », « é », « et », « er », « est », « ai », « ais », « ait », « ei », etc. Ainsi relève-t-on « teina » pour « tennañ » à Kernilis, « a zeilé » pour « a selle » à Plouigneau, « nizait » pour « 'nise / en dese » et « croget » pour « kroge » à Glomel, « divèd » pour « diwe(z)ad » à Saint-Herbot, « ar vugaler » pour « ar vugale » à Lannion, « sterte est » pour « sterd eo » à Scaër. On note, en outre, qu'un même élève utilise des graphèmes différents au sein de sa rédaction.

- 17 Les sons /g/ et /ʒ/ posent également quelques problèmes de lecture, puisqu'il faut très souvent se détacher du fonctionnement de l'orthographe bretonne pour se plonger dans celui de l'orthographe française. Le son /ʒ/ est parfois noté par la lettre « j », mais celle-ci rivalise avec la lettre « g ». Or l'utilisation du « g » dans ce cas se fait selon des règles précises que les élèves ne manquent pas de suivre scrupuleusement : en effet, on peut écrire le son /ʒ/ par un « g » devant un « e », « i » et un « y ». Ainsi, une élève de Plouigneau écrit « digen » pour « dijent ». Par contre, pour obtenir le son /ʒa/ en utilisant la lettre « g », il est nécessaire d'intercaler un « e » entre le « g » et le « a » pour éviter le « ga » qui se prononce /ga/ en français. Ainsi un élève de Santec écrit « nigeal » pour « nijal ». Venons-en au son /g/. Il est noté par la lettre « g », mais celle-ci se prononçant /ʒ/ devant un « e », un « i » ou un « y », il faut cette fois-ci insérer un « u » entre les deux lettres, comme dans une copie de Plouigneau, où le mot « gêr » est écrit « guer ».
- 18 L'écriture des sons /x/, /ʁ/ et parfois /h/ soulève aussi quelques problèmes. Ces sons n'existant pas en français, les élèves ont souvent recours au graphème « r » qui traduit un son qui doit leur sembler proche des constrictives vélaïres. On trouve ainsi « laret » pour « lazet/lahet » dans une copie de Glomel, « roas » pour « c'hoazh » dans une copie de Scaër, « essort » pour « aessoc'h » dans une copie de Santec.
- 19 On relève aussi l'emploi typiquement français de certains graphèmes, non liés à une prononciation particulière, mais à une habitude de l'écrit en français et de ses règles. La présence des « e » en fin de mot en est un, comme dans « me dade na rode... » pour « ma dad 'noa roet... » à Saint-Herbot. L'ajout d'un « s » ou d'un « x » final dans les noms communs pluriels en est un autre qui n'est pas exceptionnel. À Kernilis, un élève écrit « ar labousets » pour « al/ar laboused ». Au Croisty, les « pompiers » deviennent « pompiéheuts », les gens, « an dud » deviennent « dutes ». À Plomeur on lit « dachenous » pour « dachennoù » et la prononciation du mot « aneze » étant /nø/, l'élève écrit « neux ». L'orthographe française apparaît aussi au travers des « qu » et des « c » pour transcrire le son /k/, « on » pour le son /õ/, « oi » pour /wa/, comme par exemple « mé moi laquet » pour « me 'moa lakaet » à Glomel, « me hoir » pour « ma c'hoar » à Langonnet. Le son /o/ apparaît sous les formes « o », « au » ou « eau », comme dans les exemples suivants : « au crial » pour « o krial » à Kernilis, « seau » pour « zo » à Langonnet.
- 20 Mais si l'influence de la graphie du français est largement prédominante, celle de l'anglais fait parfois quelques brèves apparitions. C'est principalement le son /ʃ/ transcrit « sh » qui a du succès. Cette influence apparaît surtout chez des élèves de lycées, élèves qui ont commencé l'apprentissage de cette langue, comme chez cette jeune fille du lycée de Morlaix, originaire de Plouigneau qui écrit « or weish » pour « ur wech ». Dans la même copie on relève d'ailleurs « shomed » pour « chomet ». Un élève de Plouézoc'h, également scolarisé au lycée Tristan Corbière de Morlaix, écrit « lugumash » pour « legumaj ». La transcription des sons /ə/, /œ/ et /ø/ subit l'influence de la graphie anglaise dans une copie d'une élève du lycée de Lannion.

L'élève choisit de transcrire ces sons par un « u » entre deux consonnes et elle écrit ainsi « dut » pour « deut », « dus » pour « deus », « valéadun » pour « valeadenn », « mun » pour « ma », « dun von dun woelunte » pour « da vont da weled », « décidut » pour « dessidet » et « trus » pour « treus ». Dans une autre copie de Lannion, « tri » est noté « tree », mais ce genre d'exemples n'est que sporadique.

- 21 Puis, pour conclure sur les divers outils de base utilisés pour passer des phonèmes aux graphèmes, il faut mentionner l'influence de l'orthographe du breton. Celle-ci ne semble pas étrangère à certains élèves, même si ceux-ci sont rares et qu'ils appartiennent plutôt à une population adulte. La présence de « k » ou de « c'h », par exemple, ne trompe pas. L'écriture de formes comme « oan » à Saint-Jean-Trolimon où l'on prononce ce mot /wen/ souligne cette volonté de tendre vers du breton écrit ; cependant, à côté du « oan », on trouve, dans la même copie, la forme « noe » pour « 'noa » : « le naturel revient au galop ! » comme l'a indiqué l'étudiant de licence qui a travaillé sur ce texte cette année. Il est difficile de dire d'où vient cette influence. Vient-elle d'une connaissance de l'orthographe à travers les textes religieux, à travers d'autres textes ? Vient-elle de cours de breton donnés par le maître ou un professeur ? Toutefois, si certains jeunes élèves donnent l'impression d'avoir une connaissance de l'orthographe du breton, on remarque parfois que c'est le cas pour la classe entière : on peut alors se demander si l'enseignant n'a pas corrigé les rédactions. Cette hypothèse a d'ailleurs été vérifiée pour un cas par une étudiante de licence qui est entrée en contact avec l'auteur d'une rédaction. Parallèlement, une influence de certaines formes écrites particulières se fait jour çà et là, notamment dans la graphie de « ti » notée régulièrement « ty ». Ces formes, basées entre autres sur la graphie du moyen breton, sont certainement empruntées aux panneaux-indicateurs portant le nom des villages ou des maisons.

Graphie acrobatique

- 22 Si la graphie du français est pratique parce que directement accessible, elle ne permet malheureusement pas toutes les transcriptions. Des aménagements sont parfois nécessaires pour maintenir le lien étroit entre la trace écrite et la prononciation. En effet, les élèves doivent parfois faire preuve d'imagination et faire appel à des bricolages graphiques. Il faut, dans certains cas, pallier les carences de la graphie française.
- 23 Je ne mentionne ici que deux exemples dont le premier concerne la nasalisation. Pour écrire une simple voyelle nasalisée, les graphèmes « on » pour /õ/, « an » pour /ã/ sont souvent utilisés. À Glomel, une élève écrit, suivant la prononciation nasalisée du mot dans la région, « o nonz » pour « un nos ». À Lannion, une personne écrit « warnan » et « crian » pour « warnañ » et « kriañ » dont la voyelle finale est nasalisée en Trégor. De même dans une copie de Scaër, le mot « moged » est écrit « monget » et le mot « dro » écrit « dron ».
- 24 Mais une difficulté apparaît lorsqu'il s'agit d'indiquer par écrit la prononciation d'une voyelle nasalisée suivie du son /n/ ou /m/. En effet, cela se produit très rarement en français standard. La graphie « an » se prononce /an/ si elle est suivie d'une voyelle et /ã/ dans les autres cas. Seul un doublement du « n » ou du « m » après un « e » peut parfois servir à obtenir les sons /ãn/ et /ãm/ comme dans « ennui » ou « emmailloter ».

- 25 Les rédactions sont le terrain d'essai de diverses notations de ce phénomène, qui est très courant en breton. L'une des solutions proposées pour indiquer ces sons est justement le doublement du « n », comme dans « tann » à Scaër, « poanne » pour « poan » à Lannion, « ann » pour l'article « an » à Plomeur. Mais il est une autre solution que l'on retrouve dans plusieurs rédactions et qui est assez surprenante à la première lecture des textes. Elle consiste en l'ajout d'une consonne de même articulation que la consonne nasale souhaitée, c'est-à-dire à l'utilisation de suites de lettres telles « ant », « and » ou encore « amb » pour obtenir la prononciation /ã̃n/ et /ã̃m/. Dans la rédaction d'une élève de Lannion, « an amann » s'écrit « nanmante », « tamm » s'écrit « temb ». On trouve aussi « gond » pour « goañv » et « hand » pour l'article « an » à Saint-Herbot, « klomb » pour « klom » à Hennebont. « Land » pour « lan / leun » au Croisty, « mind » pour « mui » à Saint-Yvi, « tant » pour « tan » et « want » pour « oan » à Commana.
- 26 L'autre exemple d'acrobatie graphique est en lien avec la graphie du son /ɛ/, point développé plus haut. En effet, pour un certain nombre d'élèves utilisant les graphèmes « ai » et « ei » pour transcrire le son /ɛ/ se pose le problème des graphèmes à utiliser pour noter la diphtongue /ɛj/. Si certains optent pour le « i » comme dans « nei » pour « anezi » à Lannion, d'autres utilisent le « -il » ou même la suite de lettres « -ille » comme dans « deil » pour « dezi » à Plouigneau ou « deille » et « neille » pour « dezi » et « anezi » à Saint-Herbot.
- 27 On voit bien quel genre de tours et détours graphiques ont été parfois nécessaires à certains élèves pour écrire leur rédaction. Jonglerie entre plusieurs graphèmes et contorsions pour trouver l'équilibre entre les formes écrites et les formes orales : c'est au lecteur de déjouer ces stratagèmes de bretonnants ne sachant pas utiliser les conventions orthographiques du breton.

À la pioche aux indices linguistiques

Phonologie

- 28 La liste des caractéristiques phonologiques que laissent transparaître les textes serait presque sans fin. Quelques exemples ont déjà été donnés plus haut pour souligner la fidélité des textes au breton parlé dans chaque région. D'autre part, j'ai fourni la copie du début d'une histoire écrite par un élève de quatorze ans de l'école publique mixte de Saint-Herbot en Plonévez-du-Faou¹⁴, qui permettra de mesurer la densité des informations linguistiques que contiennent les rédactions. Je me bornerai donc ici à quelques relevés de phénomènes qui me paraissent intéressants.
- 29 *L'accentuation*
- 30 L'une des caractéristiques du breton se trouve dans l'accentuation des mots. Cette accentuation forte ressort de la graphie choisie pour certains mots, puisque ceux-ci apparaissent tronqués, dévoilant ainsi leur(s) syllabe(s) accentuée(s). Le mot « ewid » n'est presque jamais écrit suivant une prononciation bisyllabique, mais suivant une prononciation monosyllabique : « vit » à Glomel, « oui » à Scaër, « witte » à Lannion. Ces trois exemples mettent en valeur la syllabe accentuée. De la même façon, « adarre » se trouve écrit « dare » à Plouigneau, « e-kichen » devient « quich » à Saint-Herbot, la particule « en ur » devient « nor » toujours à Saint-Herbot, « bét » pour « ebed » à

Plomeur, « malervusham » pour « maleürusamant » et « gouscoud » pour « koulskoude » à Saint-Yvi, « Loquemarille » pour « Lokmaria / Lokmaria-Berrien » à Saint-Herbot.

31 L'accentuation, souvent sur l'avant-dernière syllabe en breton de KLT (Cornouaille, Léon, Trégor), a une incidence sur la longueur et le timbre de la voyelle de la dernière syllabe, et l'on peut parfois deviner ce phénomène d'après la transcription graphique de certains mots. Dans une copie de Saint-Herbot, un élève va même jusqu'à ne pas noter la voyelle de la dernière syllabe non accentuée. Il est question dans cette rédaction d'une biquette, « biquettñ » ou « biquettne », perdue lors d'une promenade, « pourmne ». On y relève aussi « lard » pour « lâret », « despn » pour « daspun ». L'absence de voyelle entre les deux dernières consonnes des mots pourrait faire penser à une prononciation assourdie dans le cas du « n » final (/ŋ/).

32 *La palatalisation*

33 La palatalisation du /k/ et du /g/ est spontanément écrite par les élèves des régions où ce phénomène se produit. « Ne pechet duélet » lit-on à Glomel pour « n'ho peus ket gwelet ». Le « ket » de la négation est écrit « tiet » dans cette même copie et « kiet » à Langonnet. Toujours à Langonnet, un élève écrit « da dier » pour « d'ar gêr » et « tuide » pour « kuit ». Un élève du Croisty note « dieuleut » pour « gwelet » et « me cheut cloeut » pour « 'meus ket klewet ».

34 Dans d'autres régions, c'est le « n » en fin de mot qui est palatalisé et prononcé /ŋ/. Et les rédactions en font la preuve : elle apparaît dans le texte d'un élève de Saint-Jean-Trolimon, en Pays Bigouden, qui écrit le mot « kein » ainsi : « e geign ». Cette palatalisation apparaît aussi dans un texte de Saint-Yvi pour le mot « ganin » écrit « ganeing ». De même, une élève de Plomeur écrit « dign » pour « din », « guinign » pour « ganin ».

35 *Le timbre des voyelles*

36 Les copies reflètent bien la prononciation des voyelles des parlers de différentes régions du domaine bretonnant. C'est ainsi qu'on constate qu'à Scaër, certaines voyelles semblent prononcées de façon plus fermée : « ken » est écrit « quin » et « skol » est noté « scoule ». Dans des copies du Léon, la caractéristique du /o/ qui se ferme en /u/, par exemple devant /n/ et /m/, ne manque pas d'apparaître, comme dans des copies de Kernilis avec la graphie « dourn » de « dorn », « respoun » pour « respont », « quountant » pour « kontant » et « jouch » pour « soñj ». On constate dans la région de Morlaix une ouverture de la voyelle de la dernière syllabe lorsqu'elle n'est pas accentuée et qui tend à une prononciation des /ɛ/, /ə/ et /ɔ/ en /a/. En effet, dans une copie de Plouigneau on trouve « stagad » pour « staget », « amzar » pour « amzer », « jonjad » pour « soñjet », « debad » pour « debret », « jentillar » pour « jentilloc'h ». On relève à Plouezoc'h la même tendance : « stagad » pour « staget », « kassad » pour « kasset », « parkéiar » et « lanéiar » pour « parkeier » et « laneier ».

37 En Pays Bigouden, on déduit de la graphie choisie que la prononciation d'un certain nombre de voyelles est plus fermée comme « lâr » qui est écrit « lère » (/a/ > /ɛ/ ou /æ/), ou comme « geot glep » écrit « guihaett glipp », « tevoc'h » écrit « tiohar » et « kavet » écrit « cahitt » à Plomeur (/e/ > /i/); de même pour les voyelles arrondies : « ur c'hofad » est écrit « oh houvett », « ne zichapo » est écrit « na sichappou » à Saint-Jean-Trolimon (/o/ > /u/). Parallèlement, la graphie suggère une prononciation

postérieure du /a/ (> /ɑ/) par la présence d'un accent circonflexe sur la voyelle de l'adjectif « mâd » pour « mad » dans une copie de Plomeur.

Morphologie

38 *Coupes de mots*

39 Le passage à l'écrit de paroles d'ordinaire développées dans le temps nécessite une mise en espace : les blancs qui servent à isoler les unités lexicales sont quelquefois placés à des endroits plus ou moins surprenants, révélant ainsi la méconnaissance des limites de certaines unités morphologiques et lexicales. On remarque en effet qu'il ne semble pas toujours évident aux élèves de couper les mots au bon endroit. L'une des fausses coupes les plus fréquentes – fausse coupe que l'on remarque aussi à l'oral – est la perte ou l'ajout d'un segment (aphérèse ou agglutination) entre l'article et le nom qui le suit commençant par un son voyelle comme dans « a nan » pour « an hañv » chez un élève de Kernilis, « ar néchou » pour « an henchoù » et « à nide » pour « an ed » à Telgruc, « ar Nabardéhé » pour « an abardae » à Plouézoc'h, et chez le même élève « an aur » pour « an nor ».

40 Une autre tendance très fréquente est de coller les unités lexicales qui font sens ensemble. Ainsi « néquet » pour « n'eo ket » apparaît chez un élève de Santec sous la forme d'un seul bloc. « Unan bennaket » est écrit « unbenaquette » par un élève du lycée de Guingamp. Toutefois, le phénomène inverse n'est pas absent des copies : certains élèves coupent ainsi des mots suivant la conscience qu'ils ont de leur construction. Dans une copie d'une élève de Plouigneau, le mot « ebed » est écrit en deux mots : « a bed ». À Glomel, « ne véle fere tiet » sert à transcrire « ne welefec'h ket » où l'on voit que la désinence de la deuxième personne du pluriel du conditionnel est séparée de la base verbale. Finalement, les fausses coupes sont nombreuses dans les textes des concours, tronquant ou allongeant la forme de base. Et on rencontre parfois les deux dans la même expression : à Plomeur « deg eur hanter » devient « dégar ranter » ; dans une copie de Plouezoc'h, « a-dreuz hag a-hed » est écrit « a dreuz a ga éd ».

41 *Les sandhis et mutations*

42 Si les phénomènes de sandhi ressortent assez souvent des rédactions, les mutations, quant à elles, ne sont pas toujours transcrites.

43 Les sandhis qui sont indiqués apparaissent surtout dans des expressions figées, qui sont considérées comme formant un tout et il n'est pas surprenant que les élèves les aient faits apparaître à l'écrit. À Kernilis par exemple, un élève écrit « a nin pras » pour « an hent bras », expression dans laquelle le /b/ de l'adjectif « bras » subit chez presque tous les locuteurs un renforcement en /p/. Au Croisty, « 'neus lâret din » est écrit « neus lareut tène » : cette fois-ci, c'est le participe passé et la préposition qui se soudent dans cette expression très usuelle. Dans un texte de Lannion on trouve « dut kini » pour « deut ganin », « seih en tréau » pour « sec'h an traoù » où le « c'h » de « sec'h » est prononcé /h/ devant la voyelle qui suit. Dans une rédaction d'élève de Plouigneau, on a « qued aze » pour « ket aze » et « biscoas quémendal » pour « biskoaz kemend all ».

44 Par contre, pour « ar re vihan », ce même élève de Plouigneau écrit « ah ré bihan » où la mutation adoucissante n'est pas notée. De même, dans une copie de Santec, on relève « dies da paqua » pour « diaes da bakañ ». Une mutation surprenante est transcrite

dans une copie de Commana : « an hut » pour « an dut », peut-être sur le modèle de « an den / an nen ».

45 *Le pluriel en -eier*

46 Dans une rédaction d'un élève de Langonnet apparaît une forme particulière : « heincheilleur », certainement pour « hencheier ». La construction du mot semble être identique à celle de park-parkoù-parkeier, indiquant un pluriel indéterminé. Si cette forme de pluriel est vivante dans le cas des paires d'objets, elle ne concerne bien souvent pour les autres cas que des mots précis, « hent » ne faisant habituellement pas partie de ces cas. Les rédactions peuvent ainsi révéler des constructions locales de mots.

Syntaxe

47 *L'anaphore*

48 L'anaphore, reprise en fin de proposition sous la forme de la préposition conjuguée « a » du sujet de la phrase, semble d'usage ordinaire à Saint-Yvi, comme d'ailleurs dans tous les parlars de cette zone sud-finistérienne. On relève en effet dans le texte d'un jeune homme de 2^e de cette commune une quinzaine d'emplois en une trentaine de lignes de rédaction. Il écrit par exemple la phrase suivante : « Ma zad oa kaus daus a no ket cleva nintra naon » pour « ma zad oa kousket don ha 'noa ket klewet nintra anezañ. », ou encore « oa ket gleus prek naon » pour « ne oa ket gouest da breg anezañ ».

49 « Edo »

50 L'emploi de « edo » en Léon semble être bien plus large que celui annoncé dans les grammaires. En effet, si on le trouve dans les textes dans le cas de l'imparfait de « ema » (forme de situation et auxiliaire dans la forme progressive) ainsi que l'indique la règle, on remarque qu'il apparaît aussi dans d'autres cas. Finalement, dans certaines copies, « edo » remplace systématiquement « oa », c'est-à-dire qu'il correspond à la forme utilisée dans tous les cas de conjugaison de l'imparfait de « bezañ ». Un élève de Kernilis écrit par exemple « Noz édo déjà pa édom vonne da klas ar viov » alors qu'on attendrait « Nos e oa déjà pa edomp o vont de glask ar vuoc'h », ou « Va dad édo er gordenne é né dourn » alors qu'on attendrait « Va zad a oa ur gordenn en e zorn ».

51 *Le complément du nom*

52 Dans plusieurs copies, le complément du nom semble poser des difficultés de construction, comme si en écrivant, c'est-à-dire en posant la réflexion, la construction ne paraissait pas aussi évidente. Une élève écrit ainsi « ar merh bihan an ty al » pour « merc'h vihan an ti all », un autre « an orgeal ar closaden » pour « orjal ar glosadenn ». Et les exemples de ce type de construction sont relativement nombreux. Soit il y a conservation de l'article devant le premier nom comme en moyen breton, le deuxième nom étant introduit par la préposition « a » que l'on ne distingue pas de l'article (cf. an deiz kentañ 'r bloaz = an deiz kentañ a (eus) ar bloaz), soit il y a eu réintroduction après réflexion de l'article devant le premier nom. C'est peut-être pour la même raison que les mutations ne sont pas systématiquement écrites par les élèves : en prenant le temps de la réflexion, les élèves réintroduisent la consonne initiale sous sa forme non-mutée ; de plus, entre la formulation de la phrase dans la tête et sa mise sur le papier, un temps s'écoule qui rend moins évidentes les mutations.

Lexique

53 « *Bidies* »

54 Le terme « bidies » est employé pour désigner une chèvre par une élève de St-Jean-Trolimon en Pays Bigouden et apparaît sous la forme de « eur vidiez ». Cet emploi est confirmé par la carte 369 du NALBB de Jean Le Dû dans cette partie du domaine bretonnant et par l'étudiante-enquêtrice. Ce nom vient de « bikez » (« biquet », « biche » en français) qui dans une prononciation palatalisée devient « bidies ». Dans le paragraphe concernant la palatalisation, on note d'ailleurs le même phénomène pour le mot « ket » qui est écrit « kiet » ou « tiet » (passage de l'occlusive vélaire à l'occlusive alvéolaire).

55 « *Gleus* »

56 Ce terme est employé dans une copie de Saint-Yvi pour signifier « capable ». Il est donc proche du mot « gouest » mais le groupe infinitif qui le suit ne semble pas être construit de la même façon. Si « gouest » nécessite l'emploi de la préposition « da », « gleus » est directement suivi du verbe à l'infinitif. Voici deux exemples de phrases extraites de cette copie de Saint-Yvi : « Deustu kent vounich a oa aon gleus galopa ya da wela pra a oa tehi » (Diouzhtu ken founus e oa eñ gleus galoupad e ya da weled petra a oa o terrñ) et « Ben oa digoet oa ket gleus prek naon » (A-benn e oa digouezet ne oa ket gleus preg anezañ).

57 « *Reboursein* »

58 Il signifie, non pas « riposter », mais « vomir » en pays vannetais. Ce verbe apparaît dans une rédaction d'un élève de Lorient qui raconte une histoire de chien, et il dit à propos de ce dernier : « hoañ rebous e n'oe » (C'hoant reboursein en-doa). Cet emploi local est attesté par Guillevic et Le Goff dans leur Vocabulaire du dialecte de Vannes.

Conclusion

59 Ce support de travail me paraît être, et c'est aussi l'avis des étudiants, un outil pédagogique instructif et original. L'ensemble de ces textes forme un corpus qui enrichit le champ d'investigation des outils d'analyse de la dialectologie bretonne. Il constitue une nouvelle possibilité d'approche des parlers bretons et de leurs caractéristiques. Il est une source importante d'informations pour l'étude des variations du breton. Il permet de faire des repérages linguistiques et dialectologiques, mais ces repérages ne sont possibles qu'après un décryptage du système de transcription choisi par l'élève. Et c'est en cela que ce corpus prend une dimension ludique.

60 L'une des voies d'accès à ces variations est la prononciation à voix haute, ce qui fait aussi travailler la prononciation. Puis il s'agit ensuite de confronter les données qu'on a extraites de ce texte avec celles des atlas, des monographies si cela est possible et des enquêtes sur le terrain. L'analyse des textes prend donc place dans un travail large de description de parlers. De plus, on pourrait envisager une comparaison de ces graphies avec celles du moyen breton et des noms de lieux et de famille, ou avec d'autres types de graphies spontanées comme les noms de maison, d'animaux, de bateaux etc. On pourrait également imaginer un autre type d'exercice qui consisterait à cacher la

commune d'origine indiquée sur la copie des concours et de demander aux étudiants de trouver la provenance des auteurs des rédactions.

- 61 De plus, on comprend, en lisant ces textes, qu'ils sont plus que des sources d'informations linguistiques. Et les étudiants l'ont vite exprimé : ces textes contiennent une dimension humaine importante. Le choix des thèmes, le mode d'organisation et d'exposition des textes, l'interpellation des personnages, le vouvoiement et le tutoiement, les niveaux de langue, l'emploi de formes orthographiques bretonnes, le tout pouvant être observé selon l'âge, le sexe etc. Et je conclurai sur une autre facette non négligeable de cette dimension humaine : ces textes, miroirs du breton appris sur les genoux de la mère, ont majoritairement été écrits par des enfants. Et pour des étudiants âgés pour la plupart, en cette année 2003, d'une vingtaine d'années, qui dit bretonnants de naissance dit personnes âgées. La plupart, et je me citerai parmi ceux-là, n'ont jamais ou peu entendu d'enfants parler ces formes-là de breton. Le travail sur ces textes est donc principalement une approche à visée linguistique et dialectologique, mais peut aussi susciter des réflexions sur des réalités sociolinguistiques et historiques importantes.

Première page de la rédaction d'un élève de quatorze ans de l'école publique mixte de Saint-Herbot en Plonévez-du-Faou (1959)

Hand tanham fall.
 O' haves so, le ohand hond da gouzquet me' g'let
 tut serigel ac' appel. O' chrogait goude ma de'vet arch
 chlorch urval. Lettu, plas mont da me' g'let, me' oha
 deud var ar pors da g'let.
 Ent tu deush en muser e'lectrique Gant Der bat oha
 ou loute quise vise beide croquet an tanham fall bar.
 De ohand hort deun ti de larchat vraha da me' shamà
 da me' dat me' g'let krous' camionnes ar' bompierens tom
 it'anned inned. Kunchun vouilleme' woarch a' oha
 croquet an tanham ou kumen ma'het. Me' breur lavarad
 digne a' oha ba mine' lo'quemarille. Mais me' vouille
 woarch a' woah bar oah zo quichen a' muser. Pequeur
 o'leem krous var minn prag hin hon larha digne.
 "Lapete da vicyclette a' deuz ga' ninguine da vel' plairh ma."
 Be' minn gret au kilomete' benaque' migne vella an tanham
 bar oah bar gouzel ac' bar lange urate. c'h artouchenmau
 woah chomet var berch ar bochets, raih krouse mer' eclat.
 O' bern kuel woah inned, mais d'inned-b'et a'ha kost.

NOTES

1. Yohann FALCHIER, *Ar Falz. D'un idéal laïque à un idéal socialiste et régionaliste (1945-1965)*, Mémoire de maîtrise, Université de Bretagne Occidentale, Brest, 2002, p. 139-182.
2. *Id.*, p. 145-156.
3. *Id.*, p. 157-165.
4. *Id.* p. 166.
5. *Id.*
6. *Id.*, p. 171.
7. *Id.*, p. 167.
8. *Id.*, p. 173.
9. Relevé fait par Y. Falchier, voir *op. cit.*, annexe 15.
10. *Id.*, p. 167-168.
11. *Id.*
12. *Id.*, p. 173.
13. *Id.*
14. Voir en fin d'article. Je n'ai pas fourni de transcription pour laisser au lecteur le plaisir du décryptage.

RÉSUMÉS

Cet article exploite, à des fins d'étude dialectologique, un support original : des rédactions d'enfants bretonnants ne maîtrisant pas l'orthographe de la langue bretonne, réalisées entre 1952 et 1965 dans le cadre des concours interscolaires organisés par l'association Ar Falz. Après une description du contexte de production de ces textes, suit une description de leur forme et enfin une analyse de l'outillage phonologico-graphique dont s'emparent ces bretonnants pour transcrire par écrit les formes orales de leur langue maternelle.

This article uses an original medium for dialectological study: the essays of Breton-speaking children who do not master the spelling of the Breton language, written between 1952 and 1965 as part of the inter-school competitions organised by the Ar Falz association. After a description of the context in which these texts were produced, a description of their form follows, and finally an analysis of the phonological-graphical tools used by these Breton speakers to transcribe the oral forms of their mother tongue into writing.

INDEX

Mots-clés : breton (langue), dialectologie, géolinguistique, graphie, Ar Falz, Sohier (Yann), Keravel (Armand)

Keywords : Breton (language), dialectology, geolinguistics, writing, Ar Falz, Sohier (Yann), Keravel (Armand)

AUTEUR

NELLY BLANCHARD

PRCE, département de celtique, UBO, CRBC, Brest